

MICK HERRON

Les lions sont morts

roman traduit de l'anglais
par Samuel Sfez

ACTES SUD

Pour MSJ.

Un plomb avait sauté à Swindon, bloquant le trafic du réseau sud-ouest. À Paddington, les horaires de départ s’effaçaient sur les écrans, remplacés par “Retardé”, et des trains immobiles encombraient les voies. Dans le hall, des voyageurs malchanceux s’attroupaient autour de leurs valises tandis que les banlieusards aguerris mettaient le cap sur le pub ou appelaient chez eux avec un alibi en béton avant de retrouver leur maîtresse en centre-ville. À trente-six minutes de Londres, un intercity à destination de Worcester s’arrêta sur un tronçon désert avec une belle vue sur la Tamise. Les lumières des péniches se reflétaient sur la surface du fleuve, éclairant deux bateaux qui disparurent dès que Dickie Bow les aperçut : deux frêles esquifs bâtis pour la vitesse, qui fendaient l’eau par cette froide soirée de mars.

Tout autour, des passagers bougonnaient, regardaient leur montre, téléphonaient. Pour coller à son personnage, Dickie Bow poussa un *psst!* exaspéré. Mais il ne portait pas de montre, n’avait personne à appeler. Il ne savait pas où il allait, et il n’avait pas de billet.

Trois rangées devant lui, le type tripotait sa valise.

Le haut-parleur grésilla.

“Ici votre conducteur. J’ai le regret de vous annoncer que nous sommes bloqués à la suite d’une avarie matérielle près de Swindon. Nous sommes actuellement...”

La voix disparut dans un crachotement, bien qu’on pût toujours l’entendre dans les autres wagons. Puis elle revint :

“... retourner à Reading, où des bus de remplacement seront...”

Il y eut un grognement collectif de colère et un certain nombre de jurons, mais tout le monde obéit immédiatement, ce qui impressionna Dickie Bow. Le message n'était pas terminé que, déjà, tous enfilèrent leur manteau, repliaient leur ordinateur, refermaient leur sac et libéraient leur place. Le train manœuvra, le fleuve se mit à couler à l'envers et la station de Reading apparut à nouveau.

Il y eut un moment de chaos quand les passagers se déversèrent sur le quai avant de se rendre compte qu'ils ne savaient pas où aller. Dickie Bow non plus, mais il ne s'intéressait qu'au type, qui avait immédiatement disparu dans cette mer de corps. Dickie était un trop vieux briscard pour paniquer. Tout lui revenait. Comme s'il n'avait jamais quitté le Zoo des Barbouzes.

Sauf qu'à l'époque, il aurait trouvé un coin de mur pour fumer une cigarette. Impossible ici, ce qui ne l'empêchait pas de ressentir une forte envie de nicotine, et une piqûre pareille à celle d'une guêpe sur la cuisse, si réelle qu'il sursauta. Il toucha l'endroit endolori, effleurant le coin d'une valise et un parapluie dégoulinant. Des armes mortelles, songea-t-il. Les banlieusards portent des armes mortelles.

La foule le poussa bon gré mal gré, et soudain tout rentra dans l'ordre, car il avait rétabli le contact visuel : son crâne chauve protégé par un chapeau, sa valise sous le bras, le type se tenait à côté de l'escalator menant à la passerelle pour les passagers. Au milieu des voyageurs fatigués, Dickie gravit l'escalier mécanique et attendit au sommet, dans un coin. La sortie principale de la gare se trouvait de l'autre côté de la passerelle. Il supposait que tout le monde emprunterait ce passage quand on donnerait des instructions concernant les bus.

Il ferma les yeux. Ce n'était pas une journée ordinaire. D'habitude, à cette heure-ci, à six heures et demie passées, il aurait déjà arrondi les angles. Debout depuis midi, après cinq heures d'un sommeil agité. Un café noir et une cigarette dans sa chambre. Une douche au besoin. Puis le Star, où une Guinness et un whisky lui remettraient les idées en place ou lui indiqueraient qu'il valait mieux éviter les nourritures solides. Ses jours les plus fous étaient derrière lui. À l'époque, il avait

connu des moments flous : ivre, il avait pris des bonnes sœurs pour des putes et des policiers pour des amis ; sobre, il avait croisé le regard d'ex-femmes sans les reconnaître, à leur grand soulagement. Sale époque.

Mais même à ce moment-là, jamais un espion moscovite en or massif n'était passé devant lui sans qu'il le reconnaisse pour ce qu'il était.

Dickie pressentit un mouvement : les bus avaient été annoncés, et tout le monde tentait de traverser le pont. Il resta à côté de l'écran assez longtemps pour que le type le dépasse, puis il se laissa emporter, poussé par trois corps chauds. Il n'aurait pas dû rester si près, mais impossible de prédire la chorégraphie des foules.

Et cette foule-ci n'était pas contente. Après avoir franchi les portillons, elle harcelait le personnel de la gare, qui tentait de l'apaiser en désignant les sorties. Dehors, il faisait sombre et humide, et il n'y avait pas le moindre bus. Les gens s'amas-saient sur le parvis. Écrasé dans la multitude, Dickie Bow gardait un œil sur le type, qui attendait placidement.

Un voyage interrompu, songea Dickie. Dans ce métier, on jouait les probabilités – il avait déjà oublié qu'il n'était plus dans le métier –, et le type les avait sans doute passées en revue avant de descendre du train : il suivrait le mouvement, sans lutter, et poursuivrait sa route par tout moyen qui s'offrirait à lui. Quant à sa destination, Dickie n'en avait pas la moindre idée. Le train allait à Worcester, mais marquait de nombreux arrêts. L'homme aurait pu descendre n'importe où. Tout ce que savait Dickie, c'était qu'il descendrait au même endroit que lui.

Trois bus s'arrêtèrent au coin de la rue. La foule se tendit, se pressa, et le type fendit la masse tel un brise-glace traversant l'Arctique. Dickie s'engouffra dans son sillage. Quelqu'un donnait des instructions mais n'avait pas la voix pour. Avant même d'avoir terminé, il fut noyé par le brouhaha des voyageurs qui ne l'entendaient pas.

Le type savait ce qu'il faisait : il se dirigea vers le troisième bus. Dickie Bow se précipita à sa suite dans le chaos et monta à son tour. Personne ne demandait de ticket. Dickie se dirigea

vers un siège au fond, qui offrait une vue sur l'homme deux rangées devant. Il prit place et s'autorisa à fermer les yeux. Chaque opération avait ses creux. Alors, on fermait les yeux et on examinait la situation. Il était à des kilomètres de chez lui, avec seize livres en poche. Le côté positif, c'est qu'il était là, maintenant, et qu'il se rendait compte à quel point ça lui avait manqué, de vivre la vie au lieu de la noyer dans la bière.

C'est d'ailleurs ce qu'il était en train de faire quand il avait aperçu le type. Au Star. Un civil serait resté bouche bée, la mâchoire sur le bar : qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Mais en vrai pro, même à la retraite depuis longtemps, il avait regardé l'heure, vidé sa Guinness, replié le *Post*, puis il était sorti. Tandis qu'il attendait devant le bookmaker deux portes plus loin, il s'était rappelé la dernière fois qu'il avait vu ce visage, et en quelle compagnie. Le type était un second rôle. Il s'était contenté de tenir la bouteille pour la vider dans la gueule béante de Dickie ; un rôle muet pour tout dire. Ce n'était pas lui qui lui avait envoyé des décharges électriques... Dix minutes plus tard, il avait refait son apparition, et Dickie lui avait emboîté le pas. Il aurait pu suivre un furet dans un sous-bois, alors un fantôme du passé... Un retour de flamme. Un écho du Zoo des Barbouzes.

(Berlin, si vous insistez. C'était Berlin, le Zoo des Barbouzes, à l'époque où les cages avaient été ouvertes, et où des voyous affolés s'enfuyaient comme les cloportes d'une bûche fraîchement retournée. Au moins deux fois par jour, un informateur en sueur frappait à la porte en prétendant apporter les bijoux de la couronne dans une valise en carton : secret-défense, stocks de missiles, informations compromettantes... Pourtant, malgré une activité débordante, le Mur avait entraîné tout le monde dans sa chute : le passé avait volé en éclats, ainsi que l'avenir de Dickie Bow. *Merci mon vieux, mais je crains qu'on n'ait plus trop besoin de ton, euh... savoir-faire. Comment ça, une pension de retraite ?* Alors, naturellement, il était revenu à Londres.)

Le chauffeur fit une annonce que Dickie ne comprit pas. La porte se referma dans un chuintement et le klaxon sonna

deux fois en guise d'adieu aux bus qui s'attardaient. Dickie se frotta la cuisse à l'endroit où le coin d'une valise ou un parapluie l'avait touché et pensa au hasard, aux endroits étranges où il vous emmenait. Par exemple, d'une rue de Soho dans le métro jusqu'à Paddington, puis dans un train et enfin dans ce bus. Il ne savait toujours pas s'il s'agissait d'un hasard heureux ou malheureux.

Quand les lumières s'éteignirent, le bus se transforma brièvement en une ombre sur roues. Puis les passagers allumèrent les lampes de lecture, des lueurs bleues s'élevèrent d'écrans d'ordinateurs et des mains serrant des iPhone prirent une teinte spectrale. Dickie sortit son téléphone de sa poche, mais il n'avait aucun message. En parcourant sa liste de contacts, il fut surpris par sa brièveté. Deux rangées devant lui, le type avait roulé son journal en forme de matraque, calée entre ses genoux, sur laquelle il avait posé son chapeau. Peut-être dormait-il.

Le bus dépassa Reading. Dehors, une campagne obscure se déroulait. Au loin, des lumières rouges ascendantes signalaient la présence de la cheminée de Didcot, mais les tours de refroidissement restaient invisibles.

Dans la main de Dickie, le portable était une grenade. Passant son pouce sur le clavier, il nota le petit mamelon sur le bouton du milieu qui permettait de se repérer dans le noir. Mais personne n'attendait de nouvelles de Dickie. C'était une relique. Le monde était allé de l'avant. Et puis quel message écrirait-il? Qu'il avait vu un visage du passé, qu'il le suivait jusque chez lui? Qui s'en souciait? Le monde était allé de l'avant et l'avait laissé à la traîne.

Le rejet se faisait sentir avec moins d'amertume à présent. Il avait entendu murmurer à Soho que même les inutiles avaient leur chance, de nos jours. Comme tout le monde, le Service était paralysé par la législation : si vous viriez un inutile, il vous attaquerait pour discrimination. Le Service les avait donc parqués dans une annexe perdue où on les abreuvait de paperasse, du harcèlement administratif pour les pousser à la démission. On les appelait les Tocards. Les ratés. Les losers. On les appelait les Tocards et leur chef était Jackson Lamb, que Dickie avait rencontré au Zoo des Barbouzes.

Son portable bipa, mais ce n'était pas un message, juste un avertissement que sa batterie était épuisée.

Dickie connaissait la sensation. Il n'avait rien à dire. Son attention se détourna. Des ordinateurs bourdonnaient, des téléphones murmuraient, mais Dickie était sans voix. Sans mouvement, excepté une légère pression des doigts. Le petit mamelon sur la touche du milieu lui grattait le pouce : *grat grat*.

Il avait un message important à transmettre, mais il ne savait pas lequel, ni à qui l'adresser. Pendant un bref instant lumineux, il eut conscience d'appartenir à une communauté chaude, humide, qui respirait le même air, entendait la même mélodie. Mais cette mélodie disparut, et il lui fut bientôt impossible de s'en souvenir. Tout s'effaçait, sauf le paysage qui continuait de se dérouler par la fenêtre, un pli noir après l'autre, parsemé de points de lumière tels des sequins sur un châle. Puis les lumières devinrent floues, diminuèrent et l'obscurité se replia sur elle-même une dernière fois, après quoi le bus transporta son chargement mortel dans la nuit, en direction d'Oxford, où il débarquerait une âme de moins qu'il n'en avait accueilli sous la pluie.

I

CYGNES NOIRS

Maintenant que les travaux sont terminés, Aldersgate, dans le quartier londonien de Finsbury, est plus calme. Ce n'est toujours pas l'endroit rêvé pour un pique-nique, mais au moins elle ne ressemble plus à une scène d'accident. Le pouls de la zone s'est normalisé. Bien que le niveau sonore reste élevé, il est moins pneumatique et laisse entendre la musique de la rue : le chant des voitures, le sifflement des taxis, la surprise des autochtones face à un trafic fluide. Autrefois, il était conseillé d'emporter son casse-croûte quand on empruntait cette rue en bus. Maintenant, on peut attendre une demi-heure pour la traverser.

C'est l'une des occasions où la jungle urbaine reprend ses droits et, comme dans toute jungle, l'œil exercé peut y observer la faune. Un matin, on avait aperçu un renard qui sortait de White Lion Court pour entrer dans le Barbican Center. Les parterres de fleurs et les fontaines du complexe abritent à la fois des oiseaux et des rats. Là où la verdure se penche sur l'eau stagnante se cachent des grenouilles. À la nuit tombée, il y a des chauves-souris. Il ne serait donc pas surprenant qu'un chat tombe sous nos yeux de l'une des tours du Barbican, s'immobilise en atteignant le sol de brique et regarde dans toutes les directions à la fois, comme les chats en sont capables. C'est un siamois. Pâle, le poil ras, les yeux en amande, mince et furtif. Comme tous ses semblables, il sait se faufiler par les portes entrouvertes et les fenêtres que l'on croyait fermées. Il ne s'immobilise qu'un instant. Le voilà reparti.

Il se déplace comme une rumeur, ce chat. Il traverse le pont piétonnier, descend l'escalier vers la station et ressort

dans la rue. Un autre chat se serait arrêté avant de traverser la route, mais pas celui-ci : se fiant à son instinct, à son oreille, à sa vitesse, il atteint le trottoir d'en face avant que le chauffeur de la camionnette n'ait fini de freiner. Puis il semble disparaître. Le conducteur jette un regard agacé, mais il ne voit qu'une porte noire dans un renfoncement poussiéreux entre un marchand de journaux et un restaurant chinois, son antique peinture constellée de traces de boue, une bouteille de lait jaunissant sur le perron. Pas la moindre trace du chat.

Qui s'est, bien sûr, faufilé à l'arrière. Personne n'entre au Placard par la porte principale : c'est par une allée miteuse que ses prisonniers pénètrent dans une cour délabrée aux murs moisissés, pour atteindre une porte qui a généralement besoin d'un bon coup de pied pour s'ouvrir quand la chaleur ou l'humidité l'a déformée. Mais notre chat a la patte trop légère pour recourir à la violence. Il franchit la porte en un clin d'œil et monte un escalier branlant pour atteindre deux bureaux.

Le rez-de-chaussée est réservé aux commerces, le Nouvel Empire et le marchand de journaux, quel que soit son nom cette année-là. Au premier étage travaille Roderick Ho, dans un bureau envahi de végétation électronique : des claviers abandonnés nichent dans des coins tandis que des câbles aux couleurs vives se déversent tels des intestins d'écrans éventrés. Sur des étagères en acier s'alignent des modes d'emploi de logiciels, des rouleaux de câbles et des boîtes à chaussures contenant certainement des pièces en métal aux formes étranges, tandis qu'à côté du bureau de Ho se dresse une tour branlante composée de la principale matière première du geek : la boîte à pizza vide.

Quand notre chat passera la tête par la porte, il ne trouvera que Ho. Il ne partage son bureau avec personne, à sa grande joie, car il n'apprécie guère les autres gens, bien qu'il n'ait jamais lui-même envisagé que les autres puissent ne pas l'apprécier. S'il arrive à Louisa Guy de se demander si Ho n'occupe pas une place à l'extrémité du spectre de l'autisme, Min Harper lui répond généralement qu'il est aussi très bien classé dans le palmarès des connards. S'il avait remarqué la présence de notre chat, la réaction de Ho aurait donc sans

doute consisté à lui lancer une canette de Coca, et à être déçu de l'avoir raté. Une autre chose que Roderick Ho n'a pas comprise sur lui-même, c'est qu'il est bien meilleur quand il s'agit de viser une cible immobile. Il manque rarement la corbeille à papier à l'autre bout du bureau, en revanche, les piques qu'on lui lance lui passent généralement au-dessus de la tête.

Notre chat se retire donc indemne pour visiter le bureau voisin. Il y trouve deux visages inconnus, récemment rattachés au Placard : l'un blanc, l'autre noir ; l'un féminin, l'autre masculin ; si nouveaux qu'ils n'ont pas encore de nom et sont surpris par leur visiteur. Le chat est-il un habitué ? Est-ce lui aussi un Tocard ? S'agit-il d'un test ? Perturbés, ils échangent un regard, et tandis qu'ils partagent ce moment de confusion, notre félin se coule dans les escaliers jusqu'à l'étage supérieur, où se trouvent deux autres bureaux.

Le premier est occupé par Min Harper et Louisa Guy qui, s'ils lui avaient prêté attention, l'auraient mis en fâcheuse posture. Louisa serait tombée à genoux et l'aurait attiré contre son impressionnante poitrine – nous entrons ici dans la zone d'opinion de Min : une poitrine ni trop petite ni trop grosse, juste comme il faut. S'il était parvenu à détourner ses pensées des seins de Louisa, Min aurait virilement saisi l'animal par la peau du cou, lui aurait penché la tête en arrière pour échanger un regard afin que chacun saisisse les qualités félines de l'autre – pas la fourrure et les ronronnements, mais plutôt la grâce nocturne et l'instinct prédateur qui sous-tendent les activités diurnes des chats.

Min et Louisa auraient parlé de lui donner du lait mais ne l'auraient pas fait, le but étant simplement d'indiquer qu'ils étaient capables de gentillesse. Notre chat se serait à bon droit soulagé sur le tapis avant de quitter leur bureau.

Pour entrer dans celui de River Cartwright. Notre chat aurait franchi ce seuil aussi discrètement que tous les autres, mais ce n'aurait pas été assez discret. River Cartwright, jeune, blond, le teint clair, un grain de beauté sur la lèvre supérieure, aurait immédiatement interrompu ce qu'il était en train de faire – paperasse, recherches informatiques, une tâche impliquant davantage de réflexion que d'action, ce qui explique

peut-être la frustration qui flotte dans l'air – pour soutenir le regard du chat jusqu'à ce que celui-ci se détourne, gêné par un examen aussi direct. Cartwright n'aurait pas songé à lui donner de lait, trop occupé à réfléchir au trajet du chat, à compter les portes qu'il avait dû franchir pour arriver aussi loin, à se demander ce qui l'avait attiré au Placard, quelles motivations se cachaient derrière ces petits yeux. Tandis qu'il se serait perdu en conjectures, notre chat se serait éclipsé pour gravir le dernier escalier.

Il aurait alors trouvé le premier des deux derniers bureaux : un espace plus accueillant, celui où travaille Catherine Standish, qui sait comment se comporter avec un chat. Elle les ignore. Les chats sont soit des ajouts, soit des substituts, et Catherine n'a que faire des uns ou des autres. Avoir un chat est un premier pas vers un deuxième chat, et une femme célibataire de cinquante ans avec deux chats peut considérer sa vie comme terminée. Catherine Standish avait connu son lot de moments effrayants, mais elle avait survécu à chacun d'eux et ne comptait pas rendre les armes maintenant. Notre chat peut donc prendre ses aises ici, mais il aura beau tenter d'amaourer Catherine, enrouler son corps enjôleur autour de ses mollets, aucune friandise n'arrivera : pas de filet de sardine déposé devant lui sur un kleenex, pas de crème versée dans une tasse. Aucun chat digne de ce nom ne tolérant l'absence d'adoration, le nôtre prend congé et passe dans la pièce voisine...

... l'autre de Jackson Lamb, la dernière, au plafond mansardé, un store devant la fenêtre, où la maigre lumière provient d'une lampe posée sur une pile d'annuaires téléphoniques. L'air est chargé du rêve olfactif d'un chien : nourriture à emporter, cigarettes clandestines, vieux pets et bière rance. Mais notre félin n'aura pas le temps de poursuivre son inventaire car Jackson Lamb sait se déplacer avec une rapidité surprenante pour un homme de sa corpulence, du moins quand il en a envie, et croyez-moi, quand un putain de chat entre dans son bureau, il en a envie. En un clin d'œil, Lamb aurait attrapé le chat par la gorge, levé le store, ouvert la fenêtre et l'aurait jeté dans la rue en contrebas, où l'animal aurait sans doute atterri sur ses pattes, comme le confirment la rumeur et la

science, mais sans doute aussi devant un véhicule en mouvement, vu la nouvelle condition d'Aldersgate. Un choc sourd et un crissement de pneus humide auraient porté jusqu'à l'étage, mais Lamb aurait déjà refermé la fenêtre et aurait été de retour dans son fauteuil, les yeux fermés, ses doigts en saucisse croisés sur sa panse.

Heureusement pour notre chat qu'il n'existe pas, car cela aurait été une fin cruelle. Double chance pour lui, il se trouve que, ce matin-là, l'impensable s'est produit : Jackson Lamb ne somnole pas à son bureau, ni n'arpente la cuisine devant son bureau, fouillant dans la nourriture de ses subalternes, ni ne parcourt les escaliers de ce pas silencieusement angoissant qu'il adopte à volonté. Il ne frappe pas au plancher, qui correspond au plafond de River Cartwright, pour le plaisir de chronométrer combien de temps il met à arriver, et il n'ignore pas Catherine Standish tandis qu'elle lui remet un rapport inutile qu'il a oublié lui avoir commandité. Bref, il n'est pas là.

Et personne au Placard n'a la moindre idée de l'endroit où il se trouve.

Jackson Lamb se trouvait à Oxford, avec une théorie flamboyante neuve, digne d'être brandie sous le nez des costards à Regent's Park. La voici : au lieu d'envoyer les têtards de l'espionnage suivre des cours de résistance à la torture hors de prix sur des bases secrètes à la frontière du pays de Galles, ils feraient mieux de les placer à la gare d'Oxford pour observer le personnel en action. Quel que soit leur entraînement, ces types étaient passés maîtres dans l'art de ne pas révéler la moindre information.

— Vous travaillez ici ?

— Monsieur ?

— Vous étiez de service mardi soir dernier ?

— Le numéro des renseignements est sur toutes les affiches, monsieur. Si vous avez une plainte...

— Je ne veux pas me plaindre, répondit Lamb. Je veux juste savoir si vous étiez de service mardi soir.

— Pourquoi cela, monsieur ?

Lamb s'était déjà heurté à trois murs. À présent, il butait contre ce petit homme aux cheveux lissés en arrière et à la moustache qui semblait frétiller de son propre chef. On aurait dit une fouine en uniforme. Lamb aurait pu l'attraper par les pieds et le faire claquer comme un fouet, mais il y avait un policier à proximité.

“Disons que c'est important.”

Bien sûr, il avait une carte avec un nom de travail, mais il n'est pas besoin d'être pêcheur pour savoir qu'on ne jette pas des cailloux dans la mare avant de lancer sa ligne. Si quelqu'un appelait le numéro qui figurait sur sa carte, tout un tas d'alarmes sonneraient à Regent's Park. Or Lamb ne voulait pas que les costards lui demandent ce qu'il pensait faire, car il ne leur donnerait jamais cette information.

“Très important”, ajouta-t-il.

Il tapota le revers de son manteau. Un portefeuille dépassait ostensiblement de sa poche intérieure, un billet de vingt livres bien en vue.

“Ah.

— Je prends ça comme un oui.

— Vous comprenez que nous devons faire attention, monsieur. Face à des gens qui posent des questions dans de grandes plateformes de transport.”

Rassurant de savoir que si des terroristes débarquaient sur cette plateforme-ci, ils rencontreraient une ligne de défense infranchissable, songea Jackson Lamb. À moins qu'ils n'agissent des billets de banque.

“Mardi dernier. Il y a eu un incident.”

Mais l'homme secouait déjà la tête.

“Ce n'est pas notre problème, monsieur. Ici, tout allait bien.

— Tout allait bien, sauf que les trains ne circulaient pas.

— Ici, les trains circulaient. Le problème était ailleurs.

— Bon.” Cela faisait longtemps que Lamb n'avait pas tenu une conversation aussi longue sans proférer d'insanités. Les Tocards auraient été impressionnés, sauf les bleus, qui auraient pensé qu'il s'agissait d'un test. “Quel qu'ait été le problème, des gens sont arrivés ici en bus depuis Reading. Parce que les trains ne circulaient pas.”

La fouine fronçait les sourcils, puis, entrevoyant le bout de ce tunnel de questions, se lança dans la dernière ligne droite.

“Tout à fait, monsieur. Un service de remplacement.

— Qui venait d’où ?

— Dans ce cas précis, monsieur, je pense qu’il devait venir de Reading.”

Tu m’étonnes. Jackson Lamb soupira et sortit ses cigarettes.

“Il est interdit de fumer ici, monsieur.”

Lamb en cala une derrière son oreille.

“Quand part le prochain train pour Reading ?

— Dans cinq minutes, monsieur.”

Marmonnant un remerciement, Lamb se dirigea vers les portillons.

“Monsieur ?”

Il se retourna.

Le regard fixé sur le revers du manteau de Lamb, la fouine frottait son pouce contre son index.

“Quoi ?

— Je pensais que vous alliez...

— Vous donner un pourboire ?

— Oui.

— OK. J’en ai une bonne.” Lamb se tapota le nez avec son index. “Si vous avez une plainte à formuler, le numéro est sur les affiches.”

Puis il se dirigea vers le quai et attendit son train.

À Aldersgate, les deux nouveaux Tocards se jaugeaient du regard dans leur bureau du premier étage. Ils étaient arrivés un mois plus tôt, à une semaine d’écart ; tous deux exilés de Regent’s Park, cœur du Service et promontoire moral. Le Placard, qui ne s’appelait pas réellement ainsi – il n’avait pas de nom –, était ouvertement reconnu comme une décharge : on ne faisait généralement qu’y passer, car ceux qui s’y retrouvaient démissionnaient rapidement. C’était le but recherché : allumer un panneau “Sortie” au-dessus de la tête de ses occupants. On les appelait les Tocards. Les Tocards du Placard. Personne ne savait plus qui avait trouvé la rime.

Tous deux – qui ont maintenant un nom, ils s'appellent Marcus Longridge et Shirley Dander – se connaissaient de vue dans leurs précédentes incarnations, mais la culture de département était vivace à Regent's Park, de sorte qu'Opérations et Communications gravitaient dans des cercles différents. À présent, comme tous les nouveaux arrivés, ils se méfiaient autant l'un de l'autre que des résidents établis. Cependant, le monde du Service restait relativement petit, et les histoires avaient généralement circulé deux fois avant que la poussière ne soit retombée sur les décombres. Ainsi, Marcus Longridge (la quarantaine, noir, né dans le Sud de Londres de parents caribéens) savait ce qui avait propulsé Shirley Dander loin du département Communications de Regent's Park, et Dander, la vingtaine, l'allure vaguement méditerranéenne (arrière-grand-mère écossaise, camp de prisonniers de guerre à proximité, détenu italien le jour de sa libération), avait entendu des rumeurs au sujet des séances chez le psy qui avaient suivi l'effondrement de Longridge, mais aucun d'entre eux n'en avait parlé à l'autre, ni de quoi que ce soit d'ailleurs. Leurs journées étaient remplies par les minuties de la vie de bureau, et par une perte d'espoir à petit feu.

Marcus fit le premier pas, avec un seul mot.

“Bon.”

C'était la fin de la matinée. Le temps londonien subissait une crise de schizophrénie : de brusques rayons de soleil éclairaient la vitre crasseuse, que de soudaines averses ne faisaient pas grand-chose pour laver.

“Bon quoi ?

— Bon, on est là.”

Shirley Dander attendait que son ordinateur redémarre. À nouveau. Elle utilisait un logiciel de reconnaissance faciale pour comparer des images de surveillance vidéo tournées lors de manifestations contre la guerre avec des portraits-robots de djihadistes présumés ; c'est-à-dire des djihadistes dont on présumait l'existence, qui possédaient un nom de code et tout, mais qui auraient aussi bien pu être inventés par un mauvais travail de renseignement. Si le programme était périmé depuis deux ans, il ne l'était pas autant que son PC, qui rechignait à

exécuter toutes les tâches qu'on exigeait de lui, et l'avait déjà fait savoir trois fois ce matin-là.

“Tu essaies de me draguer ? demanda-t-elle sans lever les yeux.

— Je n'oserais pas.

— Ce ne serait pas une bonne idée.

— J'ai entendu dire ça.

— Voilà.”

Pendant près d'une minute, ce fut tout. Shirley sentait sa montre tiquer et l'ordinateur ramer sous son bureau. Deux paires de pieds descendirent les escaliers. Harper et Guy. Elle se demanda où ils allaient.

“Vu que je ne te drague pas, on peut parler ?

— De quoi ?

— N'importe quoi.”

Elle lui jeta un regard dur.

Marcus Longridge haussa les épaules.

“Que ça te plaise ou non, on est coincés ensemble. Ça ne ferait pas de mal qu'on se dise autre chose que « Ferme la porte ».

— Je ne t'ai jamais dit de fermer la porte.

— Ou autre chose.

— En fait, je préfère qu'elle reste ouverte. J'ai moins l'impression d'être dans une cellule de prison.

— C'est bien, fit Marcus. Tu vois, on a commencé une conversation. Tu as passé beaucoup de temps en prison ?

— Je ne suis pas d'humeur, OK ?

— Comme tu veux. Mais il reste six heures et quelques de travail aujourd'hui. Et vingt ans et quelques de vie active. On peut les passer en silence si tu préfères, mais un de nous deux va devenir dingue, et l'autre va perdre la boule.”

Il retourna à son ordinateur.

En bas, la porte de derrière claqua. L'écran de Shirley revint à la vie, réfléchit un instant, puis s'éteignit à nouveau. Maintenant que la conversation avait débuté, son absence hurlait comme une alarme incendie. Sa montre-bracelet battait la chamade. Elle ne pouvait rien y faire, les mots devaient sortir.

“Parle pour toi, dit-elle.